LE MARIAGE

DE M. BEAUFILS,

OU

LES RÉPUTATIONS D'EMPRUNT,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR M. DE JOUY.

REPRÉSENTÉE sur le Théâtre de L'IMPÉRATRICE,
le samedi 27 Août 1807.

PRIX : 24 sous.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

A PARIS,
Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de théâtre et de musique, rue de l'Echelle, N.° 10.

1808.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

72191

PERSONNAGES.

M. BEAUFILS, *M. Closel.*

Mad. CÉCILIA-RÉGINA DESROCHES, *Mlle. Molière.*

FOLVILLE, neveu de Mad. de Versel, *M. Firmin.*

Mad. de VERSEL. *Mad. Pelissier.*

FIRMIN, valet de Folville, *M. Armand.*

DORIMOND, directeur de Théâtre, *M. Walville.*

Un Notaire, personnage muet.

La Scène se passe chez Mad. de Versel.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LE MARIAGE
DE M. BEAUFILS.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. de VERSEL, FOLVILLE, FIRMIN.

Mad. de VERSEL.

Mon neveu, je vous ai fait prier de passer chez moi pour vous parler d'un projet, au succès duquel j'attache beaucoup d'importance.

FOLVILLE.

Parlez, ma chère tante, je vous écoute.

Mad de VERSEL.

Vous connaissez l'intérêt que je prends à M. Beaufils?

FOLVILLE.

Il est tout naturel.

Mad. de VERSEL.

Je voulais qu'il épousât ma nièce, vous l'avez emporté sur lui, et je ne m'en plains pas, puisqu'il est vrai que vous rendez votre femme très-heureuse, je ne l'aurais pas cru.

FOLVILLE.

Avec le tems, on me rendra justice.

Mad de VERSEL.

Je n'en tiens pas moins à l'idée de marier notre jeune homme, et je suis à la veille d'y réussir.

FOLVILLE.

A quelle heureuse mortelle destinez-vous sa main?

Mad de VERSEL.

A une femme de votre connaissance, envers qui vous avez de grands torts à réparer.

FOLVILLE.

Je cherche... Devines-tu, Firmin?

FIRMIN.

Non, monsieur; madame désigne trop de monde, on ne peut y reconnaître personne.

FOLVILLE.

Tu fais de l'esprit, je crois?

Mad. de VERSEL.

En un mot, il est question de madame Cécilia Régina Desroches.

FOLVILLE.

Comment! elle se plaint de moi?... L'ingrate! Mais, ma tante, autant qu'il m'en souvient, vous ne pouviez pas la souffrir, cette dame Régina.

Mad. de VERSEL.

Votre femme m'avait inspiré des prévention contre elle; mais j'ai lu son roman de *l'Education Melancolique*, et l'ouvrage m'a reconcilié avec l'auteur.

FOLVILLE.

C'est un bien bon livre. (*à part à Firmin.*) Je m'en vante.

Mad de VERSEL.

Je me suis liée avec elle, Beaufils l'a vue, la gloire littéraire qu'ils se sont acquise, l'un par sa comédie, et l'autre par son roman, ont commencé une liaison que l'hymen couronnera bientôt si vous n'y mettez obstacle.

FOLVILLE.

Moi, ma tante, m'opposer au mariage de M. Beaufils et de Mad. Régina! je payerais pour le voir.

Mad. de VERSEL.

Votre femme a ses raisons pour le désirer, et moi j'ai les miennes. Ainsi je puis espérer, mon neveu, que vous servirez Beaufils auprès de celle que je lui destine, et que vous m'aiderez dans le dessein que j'ai formé de conclure leur mariage aujourd'hui même.

FOLVILLE.

Ma tante, dussé-je étouffer de rire une heure après, je m'y emploierai de tout mon pouvoir.

Mad. de VERSEL, *en sortant.*

Mad. Desroches est chez moi, je vais la disposer à recevoir l'aveu que Beaufils se prépare à lui faire.

SCENE II.

FOLVILLE, FIRMIN.

FOLEVILLE.

Connais-tu rien de plus divertissant, Raoul-Sigismond Beaufils, épousant Cécilia Régina Desroches, et chacun d'eux apportant à l'autre pour dot, un ouvrage et une réputation d'emprunt ?

FIRMIN.

Cela serait gai, si c'était connu; mais vous ne voulez pas.

FOLVILLE.

J'ai promis le secret; je dois le garder; mais tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûte.

FIRMIN.

Je sais qu'avec votre délicatesse vous me faites perdre mes billets de spectacle, qui ont fait jusqu'ici la meilleure partie de mes gages.

FOLVILLE.

Plains toi, je te le conseille; lorsque moi-même, pour ne pas manquer à la parole que j'ai donnée, je suis menacé de perdre 15 ou 20 mille livres de rente.

FIRMIN.

Comment cela ?

FOLVILLE.

Tu sais que pour faire consentir mon oncle Dorval à mon mariage avec sa fille, j'ai été forcé de renoncer à mon titre d'auteur.

FIRMIN.

Eh bien! vous voilà marié, votre but est rempli.

FOLVILLE.

Tu sais aussi que M. Folville, mon autre oncle, est arrivé d'Espagne; mais ce que tu ne sais pas, c'est que ce M. Folville a, pour les réputations littéraires, autant de passion que son frere a d'antipathie, et qu'il a déclaré qu'il laisserait sa riche succession à celui de ses parens qui ferait, dans cette carrière, le plus d'honneur à la famille.

FIRMIN.

Vous portez son nom, vous n'avez qu'un cousin pour rival, et vos derniers succès vous assurent une victoire complette.

FOLVILLE.

Oui, s'il m'était permis de m'en prévaloir. Mais je ne puis, ni ne dois les réclamer. Examine un peu ma position. J'ai fait dans ma vie cinq ou six comédies plus ou moins ombées, dix volumes de romans qui n'ont eu de réputation qu'à la foire de Leipsick et dans les Colonies. Je fais donner une pièce sous le nom d'un sot, elle est prônée comme un prodige. Amoureux un moment, sans trop savoir pourquoi, de la femme de Paris la plus riche en ridicules, je cède au désir de lui en donner un de plus et je mets son nom à la tête d'un roman que je publie; on crie au chef-d'œuvre, et l'ouvrage, en six mois, est à la troisième édition; tu m'avoueras que c'est jouer de malheur.

FIRMIN.

Vous n'aimez plus la dame, vous avez payé Beaufils, ma foi, monsieur, à votre place je rentrerais dans mes propriétés.

FOLVILLE.

Cela ne peut se faire que de leur aveu : le moyen de l'obtenir?

FIRMIN.

Le moyen?... il s'agit de le chercher : 15 ou 20 mille livres de rentes en valent bien la peine.

FOLVILLE.

Mon oncle Folville m'aime déjà beaucoup, et s'il me voyait l'objet de la faveur publique, il est bien certain...

FIRMIN *rêve pendant que Folville parle.*

Voulez-vous me donner carte blanche : je m'engage à déterminer M. Beaufils et sa tendre future à résigner entre vos mains leurs prétentions littéraires?

FOLVILLE.

Oui, si tu peux en venir à bout sans rompre leur mariage, car j'y tiens beaucoup.

FIRMIN.

En l'accélérant au contraire.

FOLVILLE.

Et sans rien exiger de moi qui compromette ma discrétion.

FIRMIN.

Rien, que de vous rendre à leur prière. J'entends, je crois, M. Beaufils, il ne m'a pas vu souvent, et il est utile à mes projets qu'il ne fasse pas avec ma figure une plus ample connaissance. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

FOLVILLE, BEAUFILS, *un gros bouquet à la main.*

FOLVILLE.

Comme vous voilà fleuri, mon cher Beaufils ?

BEAUFILS.

C'est un bouquet que les garçons de théâtre viennent de m'apporter en l'honneur de mon succès.

FOLVILLE.

Je vous en fais mon compliment.

BEAUFILS.

Je ne m'aveugle pas ; je sais qu'au fond vous êtes pour quelque chose dans l'ouvrage ; mais sans vanité, c'est à moi seul que la réussite en est due ; je vous le dis entre nous, sans les changemens que j'ai faits dans les noms des personnages, la pièce n'allait pas au second acte.

FOLVILLE.

Vous croyez ?

BEAUFILS.

J'en suis sûr : demandez-le au public en particulier ; mais cela ne m'empêche pas de convenir que vous avez ajouté par-ci, par-là quelques petites choses dont la pièce avait besoin.

FOLVILLE.

Entr'autres l'action, l'intrigue, le nœud, le dialogue et les vers.

BEAUFILS.

A la bonne heure ; mais vous avouerez que le reste m'appartient.

FOLVILLE.

Je dois en convenir. C'est une terrible chose qu'une première représentation, vous avez dû beaucoup souffrir ?

BEAUFILS.

Moi ! point du tout ; j'étais si sûr de mon affaire que je me suis mis au balcon pour voir passer ma pièce. Il est vrai que j'ai fait quelques petits sacrifices pécuniaires.

FOLVILLE.

Avec un ouvrage comme le mien, comme le vôtre je veux dire, vous pouviez vous épargner ces précautions.

BEAUFILS.

Tenez, mon ami, il n'y a rien de mieux que de bien payer pour être bien servi ; je voulais aller aux nues m'y voilà.

FOLVILLE.

Depuis quelques tems bien des auteurs en tombent.

BEAUFILS, *finement.*

Voulant dire par-là qu'on ne sait d'où ils viennent, mais on ne dira jamais çà de moi: on sait toujours d'où vient un homme qui a de l'argent.

FOLVILLE.

A propos... J'ai encore un compliment à vous faire, vous allez, dit-on, vous marier ?

BEAUFILS.

Mon père me tourmente, il craint de voir s'éteindre en moi l'espoir de sa race.

FOLVILLE.

Ce serait un meurtre; celle que vous avez choisie fait le plus grand honneur à votre jugement.

BEAUFILS.

Comme je suis décidé à suivre la carrière des lettres, j'ai vu tout de suite qu'il fallait m'associer une femme qui fût dans le cas de m'entendre et de m'aider dans l'occasion. Vous connaissez l'ouvrage de madame Régina ?

FOLVILLE.

Un peu, et l'auteur aussi.

BEAUFILS.

C'est-là ce que j'appelle du sentiment, j'ai pleuré à verse dès la préface.

FOLVILLE.

Diable! prenez-y garde, il est dangereux d'être aussi sensible.

BEAUFILS.

Puisque vous connaissez mon amante, dites-moi un peu, pour réussir auprès d'elle comment dois-je m'y prendre?

FOLVILLE.

Mais... Il n'y a qu'une manière! Madame Régina, pour le moment, a deux grandes passions, les arts et la mélancolie, ayez toujours l'exclamation à la bouche et la larme à l'œil.

BEAUFILS.

C'est convenu, j'aurai toujours l'exclamation à l'œil et la larme à la bouche, mais pour plus de sûreté, parlez-lui de moi; vous savez mieux qu'un autre ce que je vaux: on m'a long-tems pris...

FOLVILLE.

Sans doute.

BEAUFILS.

Et sans vous la méprise durerait encore.

FOLVILLE.

Je n'ai d'autre mérite que d'avoir développé le vôtre, la poudre était là, je n'ai fait qu'approcher l'étincelle.

BEAUFILS.

Voulant dire par-là que j'ai inventé la poudre..... De quoi riez-vous?

FOLVILLE.

Je ris de votre nouveau tic, depuis quelques jours votre mot favori n'est plus, *je ne sors pas de là*; c'est, *voulant dire par-là.*

BEAUFILS.

On est bien aise de faire voir qu'on a de la pénétration.

FOLVILLE.

Qui est-ce qui doute de la vôtre?... Mais je ne perds point de tems pour vous servir, et je vais presser de tout mon pouvoir un hymen sur lequel tout Paris a les yeux.

SCÈNE IV.

BEAUFILS, *seul.*

J'avais bien raison de répéter depuis dix ans à mon père; envoyez-moi à Paris, je suis fait pour Paris, mon vrai cadre c'est Paris; il balançait, le bon homme, il n'y a pas six mois que j'y suis arrivé; ma réputation est faite et je suis au moment d'épouser une femme... Que dis-je, une femme!...

SCENE V.

BEAUFILS, DORIMOND.

DORIMOND.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

BEAUFILS.

Ah! c'est vous, mon cher directeur; eh bien! nous avons eu un assez beau succès, j'espère, et je ne vous plaindrais pas, si vous aviez beaucoup d'ouvrages comme celui-là?

DORIMOND.

La pièce a fait plaisir, mais il y eu des murmures dans quelques endroits que j'ai notés.

BEAUFILS.

Pas du tout, pas du tout; ces murmures là c'était de l'admiration concentrée, je m'y connais.

DORIMOND.

Cependant, monsieur, j'ai entendu deux ou trois coups de sifflet.

BEAUFILS.

Vous l'avez rêvé, je n'ai rien entendu et je me vante d'avoir des oreilles.

DORIMOND.

Quoiqu'il en soit, je viens vous demander quelques petits changemens que je crois très-nécessaires.

BEAUFILS. *avec un grand embarras.*

Plait-il... Que dites vous... A moi des changemens? (*à part.*) Ah! mon dieu, Folville est parti... (*haut.*) Je ne change jamais, monsieur, ce qui est dit est dit.

DORIMOND.

Mais il y a des fautes matérielles qui nous ont échappé aux répétitions; par exemple, dans la première scene vous mettez dans la bouche de la comtesse quatre vers féminins de suite.

BEAUFILS.

Comment, vous ne voyez pas? Je l'ai fait exprès; c'est une femme qui parle, il est bien naturel qu'elle dise des vers féminins.

DORIMOND.

C'est une plaisanterie et vous savez que les lois de la poésie exigent...

BEAUFILS.

J'ai fait fait mon droit et je connais les lois mieux que vous; mais la poésie a ses licences, n'est-il pas vrai? Eh bien! j'en use.

DORIMOND, *montrant le manuscrit.*

Est-ce par licence aussi que vous avez laissé ce vers qui n'a point de rime?

BEAUFILS.

Cherchez bien, la rime est quelque part.

DORIMOND.

Et deux autres qui n'ont pas la mesure?

BEAUFILS.

C'est possible : voyez-vous, depuis qu'on se sert de nouvelles mesures, ça m'embrouille.

DORIMOND.

De ces deux-ci... l'un est trop long et l'autre trop court.

BEAUFILS.

Eh bien ! l'un va pour l'autre, et à la fin le compte s'y trouve.

DORIMOND.

Je vois que vous vous amusez ; mais j'ai à vous faire une demande plus sérieuse : j'ai consulté un de mes amis, un médecin de notre comité homme d'un goût parfait ; il est d'avis qu'il faut absolument que vous conseutiez à une coupure.

BEAUFILS, *s'éloignant avec effroi.*

Qu'appelez-vous une coupure !

DORIMOND.

Elle est indispensable.

BEAUFILS.

Votre médecin est un sot avec sa proposition.

DORIMOND.

La suppression qu'il propose ne nuira pas du tout à l'action.

BEAUFILS.

A l'action de qui, à l'action de quoi ?

DORIMOND.

De la pièce.

BEAUFILS.

Parlez donc !... Je verrai tout cela à tête reposée... laissez-moi le manuscrit.

DORIMOND.

Je vous engage, M. Beaufils, à cultiver le beau talent que vous avez reçu de la nature et à vous consacrer entièrement à Thalie.

BEAUFILS.

Encore Athalie ! Détestable, vous dis-je, je ne sortirai jamais de là.

DORIMOND.

Le mot est plaisant ; avec votre permission j'en ferai cadeau à un de mes confrères qui en fait provision pour son théâtre, et qui est à la veille de manquer, attendu qu'il n'a plus que trois calembourgs en caisse.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

BEAUFILS, REGINA, Mad. de VERSEL.

BEAUFILS, *d'abord seul.*

Il m'embarrasse avec ses changemens; comment faire?... Il me vient une idée.

Mad. de VERSEL, *à Régina.*

Allons, ma chère, un peu de courage.

RÉGINA, *avec affectation et minauderie dans tout le cours du rôle.*

Ne me quittez pas, je vous prie; je suis d'une timidité, l'idée de me trouver un instant seule avec un jenne homme bouleverse tout mon être.

BEAUFILS.

C'est elle! pourvu que je n'aille pas encore manquer ma déclaration. (*Il marmotte entre ses dents.*)

Mad. de VERSEL, *à Régina.*

Avancez quelques pas.

RÉGINA.

Voyez comme je suis tremblante!

Mad. de VERSEL, *à Beaufils.*

Courez au devant d'elle.

BEAUFILS.

Attendez donc que je prenne mon bouquet. (*à part, à Mad. de Versel.*) Si je me jettais à genoux, ça ne ferait-il pas bien?

Mad. de VERSEL.

A merveille!

BEAUFILS, *se jettant brusquement aux pieds de Régina.*

Ce m'est bien doux, madame...

RÉGINA, *effrayée.*

O ciel!

BEAUFILS.

N'ayez pas peur, c'est moi!.. Ce m'est bien doux, dis-je madame, d'abaisser devant vos appas un front tout rayonnant de lauriers et d'offrir à la plus aimable des muses, des fleurs cueillies sur cette montagne d'Hypocrène qu'arrose le Parnasse. (*Il se relève tout content.*) Voilà une bonne affaire de faite.

RÉGINA.

Comment répondre dignement à un discours où règne

à la fois la sensibilité la plus profonde et l'érudition la plus exquise !

Quelque soit l'espoir qui m'anime,
Ah. je l'éprouve en ce moment ;
On doit toujours sentir ce qu'on exprime ;
Mais on ne peut toujours exprimer ce qu'on sent.

Mad. de VERSEL.

C'est divin.

BEAUFILS, *avec enthousiasme.*

Qu'appelez-vous divin.... c'est.... délicat. (*à Régina.*) Mais, entre nous, vous les aviez faits d'avance, pas vrai?

RÉGINA.

C'est l'impromptu du cœur.

BEAUFILS.

Voulant dire, par-là, que le cœur compose.... charmant!

Mad. de VERSEL.

Vous ne pouvez plus vous en dédire ni l'un ni l'autre, la déclaration est commencée ; vous l'acheverez bien sans moi.

BEAUFILS, *allant à elle, à part.*

Ne vous en allez pas; c'est trop dangereux.

Mad. de VERSEL.

L'amour n'a rien à craindre entre le respect et l'innocence. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

BEAUFILS, RÉGINA.

BEAUFILS.

Quoi ! madame, vous faites aussi des vers?

RÉGINA.

Hélas! tous les arts ont entouré mon berceau, et je soupirais des romances en essayant la vie.

BEAUFILS.

Si j'osais vous prier de m'en soupirer une.

RÉGINA.

Peut-être, devrais-je craindre de hasarder mes faibles essais devant un homme de votre mérite ; mais l'amitié a quelques droits de compter sur l'indulgence.

BEAUFILS.

J'en ai beaucoup, comme tous les hommes supérieurs.

RÉGINA.

Pour bien entendre cette romance, il faut me permettre de vous associer un moment à la douloureuse position qui la fit naître.

BEAUFILS, *à part.*

La larme et l'exclamation !... j'y suis.

RÉGINA.

C'était par une longue soirée d'automne, j'étais seule dans un de ces vieux châteaux....

BEAUFILS.

Dudoff, de Montenero, je les connais tous.

RÉGINA.

Mon ame était absorbée dans cette vague mélancolie dont les nuages fantastiques pèsent sur l'existence; vous concevez ?...

BEAUFILS.

Dieu ! si je conçois !

RÉGINA.

L'oiseau de Minerve semblait m'adresser ses plaintes funèbres, à travers ma croisée frémissante, qu'agitaient les noirs autans, l'astre aimé de la douleur laissait filtrer ses rayons : j'inondais de mes larmes le piano dont ma main inattentive faisait lentement retentir les touches mélancoliques.... Tout-à-coup, saisie par une inspiration doublement créatrice, ma voix et ma pensée exhalèrent à-la-fois ces soupirs harmonieux....

BEAUFILS.

Ouff!

RÈGINA.

1.er COUPLET.

Fiers aquilons, noirs autans
Qui désolez cette rive,
De la fille des Torrens
Ecoutez la voix plaintive :
Cherchant des sentiers nouveaux
Où je ne sois pas suivie,
C'est au milieu des tombeaux
Que je traverse la vie.

BEAUFILS.

La jolie promenade ! et quel plaisir de faire route avec vous. (*Il chante.*)

Heureux ! si vous voyez en moi
Votre compagnon de voyage.

RÉGINA.

2.e COUPLET.

Du soleil à mes regards
La lumière est importune ;
Je n'aime que les brouillards,
La nuit et le clair-de-lune.
Insensible dans le jour,
Le soir, l'ame est attendrie,
Et, sur la foi de l'amour,
Je m'abandonne à la vie.

BEAUFILS.

Quels accens! je crois entendre l'oiseau des ténèbres.

RÉGINA.

Je me tais et soupire.

BEAUFILS.

Je soupire et me tais. Voyez-vous la larme sympathique? la voyez-vous?

RÉGINA.

Oui, nos ames s'entendent, je le crois, je le sens ;... mais, mon jeune ami, détournons un entretien où mon cœur trouve trop de charmes pour que ma raison n'en soit pas effrayée. Au terme où nous en sommes, monsieur Beaufils, je crois pouvoir vous donner une marque de confiance qui vous prouvera le cas que je fais de vos talens. Mon libraire vient de m'envoyer à corriger cette épreuve de la troisième édition de mon roman, il me demande quelques additions, quelques notes; mais je ferais dix ouvrages nouveaux plutôt que d'ajouter une ligne à ceux que j'ai faits; je compte sur vous pour me rendre ce service; c'est l'affaire d'un moment.

BEAUFILS, *avec embarras.*

A l'autre! maintenant. (*haut.*) Sans doute, madame, vous ne pouviez mieux vous adresser; mais, à mon tour, (*il prend son manuscrit.*) j'ai la même prière à vous faire: on me demande d'ajouter, de corriger quelques vers à ma pièce; vous qui les faites si bien et si vîte....

RÉGINA.

Très-volontiers.

BEAUFILS.

Faisons en même tems l'échange de nos ouvrages et de nos cœurs. (*à part*) Je m'adresserai à Folville.

RÉGINA.

Mettons en commun la gloire et l'amour. (*à part.*) Heureusement Folville est ici. (*Ils échangent leurs ouvrages.*)

BEAUFILS.

L'échange est fait. Permettez, sensible Régina, que, par un baiser sur cette main divine, j'appuie le sceau... j'appuie le sceau....

RÉGINA.

Ah! mon dieu comme vous appuyez, mais Monsieur Beaufils, je le sens à mon trouble, il faut nous séparer... Adieu.

BEAUFILS.

Hélas! quand je m'éloigne de la fille des torrens, je me crois l'enfant des déserts. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

FOLVILLE, RÉGINA.

RÉGINA, *d'abord seule.*

Oui, sans doute, voilà l'époux qu'il me faut. Tout-à-la-fois de la simplicité et du génie, tandis que ce Folville... mais le voici.

FOLVILLE, *à part, mettant une brochure dans sa poche.*

La drôle d'occupation que me donne là M. Beaufils?

RÉGINA.

Ah! c'est vous, monsieur?

FOLVILLE.

Je vous cherchais, madame.

RÉGINA.

Il est bien tems!

FOLVILLE.

Vous ne sauriez croire avec quelle satisfaction j'ai appris votre union prochaine avec M. Beaufils; c'est l'homme du monde qui vous convient le plus.

RÉGINA.

Je le crois, c'est celui qui vous ressemble le moins.

FOLVILLE.

Vous m'en voulez donc toujours?

RÉGINA.

Je serais bien ingrate lorsque vous m'avez sauvé du malheur de vous appartenir.

FOLVILLE.

Soyons de bonne foi, je ne vous en ai jamais menacée; mais n'importe, revenons à ce qui vous intéresse. Ma tante qui raffole de M. Beaufils croit ne pouvoir jamais

assez-tôt lui assurer le don de votre main; elle voudrait qu'aujourd'hui même l'hymen....

RÉGINA.

Je ne me décide pas avec cette précipitation. Il ne m'a fallu qu'un moment pour apprécier l'esprit, le mérite et l'instruction de ce charmant jeune homme; mais son cœur....

FOLVILLE.

C'est par là qu'il brille. Vous pouvez m'en croire, c'est le garçon le plus sentimental que je connaisse.

RÉGINA.

Excellent juge en fait de sensibilité!

FOLVILLE.

Vous avez vu sa pièce; croyez-vous qu'on puisse peindre le sentiment avec cette vérité, sans en avoir le germe au fond du cœur.

RÉGINA.

Il est vrai que cet ouvrage fait beaucoup d'honneur à son ame... Vous me faites songer qu'il vient de m'en remettre le manuscrit en me priant d'y corriger quelques vers; je n'ai pu le refuser, mais je suis si peu maîtresse de mes idées en ce moment...

FOLVILLE.

(*A part.*) Je m'en doutais. (*haut.*) Si vous aviez assez de confiance en mon talent, je pourrais vous éviter...

RÉGINA.

Je ne sais si je dois...

FOLVILLE.

Douteriez-vous de ma discrétion? Il y aurait de l'injustice, j'ai fait mes preuves.

RÉGINA, *lui remettant le manuscrit.*

Tenez, je n'ai point de rancune.

FOLVILLE, *à part.*

Chacun se repose sur l'autre d'un soin dont ils me chargent tous deux; reste à savoir pour qui je travaille.

UN LAQUAIS.

Un huissier demande à parler à madame.

RÉGINA.

Qu'il entre.

FOLVILLE.

Je sors, pour m'occuper de vous.

SCÈNE IX.

RÉGINA, FIRMIN, *en avocat.*

FIRMIN, *d'une voix de fausset.*

Madame ne se nomme-t-elle pas Cécilia-Régina Des.... Des.... Des...

RÉGINA.

Desroches.... c'est moi, que demandez-vous?

FIRMIN.

Dans ce cas, à la requête du sieur Bernard Laumont, homme de lettres, je vous somme de comparaître en justice, comme prévenue de violation en matière de dépôt.

RÉGINA.

Je n'entends rien à votre langage.

FIRMIN.

Voici le fait: mondit sieur Laumont, partant il y a deux ans pour la Russie, déposa chez un notaire le manuscrit autographe du roman de l'*Education mélancolique* dont il est l'auteur, et dont le sieur Folville et moi, seuls, avons eu connaissance. A son retour il se trouve que le susdit ouvrage a été publié sous votre nom: l'auteur veut avoir justice de ce larcin, et à ces causes il a recours au tribunal chargé d'en connaître.

RÉGINA, *troublée.*

Comment, mousieur! il se pourrait.... votre client réclame...

FIRMIN.

La question se réduit à ce point de fait: êtes-vous ou non l'auteur de l'*Education mélancolique?*

RÉGINA.

Certainement je suis....

FIRMIN.

Je vous déclare que voici le manuscrit original que j'ai retiré des mains du notaire, et que je vais de ce pas le déposer au greffe.

RÉGINA, *à part, regardant le manuscrit.*

C'est bien cela! (*haut.*) Je dois vous avouer, mon-

sieur, que je ne suis pas positivement l'auteur de ce livre, et qu'un ami l'a publié sous mon nom.

FIRMIN.

Vous n'en restez pas moins garant envers l'auteur véritable, à moins que par une renonciation publique... voyez, madame, décidez-vous : dans une heure je viendrai chercher votre réponse. Je suis votre très-humble serviteur. (*à part, en s'en allant.*) Le roman nous reviendra : avisons au moyen de ravoir la comédie.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

RÉGINA, *seule.*

Je ne puis en douter, ce Folville m'aura fait cadeau de l'ouvrage d'un autre.... cette aventure va me donner dans le monde un ridicule.... passe encore ! mais M. Beaufils !... Il recherche une femme de lettres ; il tient surtout à ma réputation d'auteur, si j'y renonce, cet époux-là pourra bien m'échapper encore ! J'ai eu grand tort de différer....

SCENE XI.

RÉGINA, BEAUFILS, Mad. de VERSEL.

Mad. de VERSEL.

Ma chère Régina, je vous ramène un homme que vos délais mettent au désespoir.

BEAUFILS.

Madame, il est trop vrai, mon amour ne sait plus où donner de la tête, et j'ai besoin d'éteindre dans l'hymen tous les feux dont je suis susceptible.

RÉGINA.

Que vous êtes pressant !

Mad. de VERSEL.

Pourquoi retarder son bonheur ?

BEAUFILS.

Pourquoi le retarder?

Mad. de VERSEL.

Vous vous aimez.

BEAUFILS.

Nous nous aimons.

RÉGINA.

Nous aimons.

Mad. de VERSEL.

Rien ne s'oppose à vos vœux.

BEAUFILS.

Nous pouvons disposer de nos deux mains.

RÉGINA.

Si j'étais aussi sûre de votre cœur que de votre esprit....

BEAUFILS.

Jugez de l'un par l'autre, vous ne risquerez pas de vous tromper.

Mad. de VERSEL.

J'ai mandé le notaire, je vous en préviens.

BEAUFILS, *à part, à Mad. de Versel.*

Eh! mais, madame de Versel, vous y allez un peu vîte, je ne suis pas prêt encore; il faut bien connaître les gens avant de les épouser tout-à-fait.

RÉGINA.

Puisqu'on ne peut arrêter vos transports et que votre amour ne veut pas laisser respirer ma pudeur, il faut bien consentir.

FIRMIN *entre travesti en marin.*

Pardon, si j'entre sans me faire annoncer. Avec la permission de ces dames, j'aurais un mot à dire à monsieur Beaufils.

BEAUFILS.

A moi?

Mad. de VERSEL, *sortant avec Régina.*

Très-volontiers. Nous vous attendons chez moi.

SCENE XII.

FIRMIN, BEAUFILS.

FIRMIN, *d'un ton brutal qu'il conserve dans toute la scène.*

Me connaissez-vous, monsieur ?

BEAUFILS.

J'ai vu votre figure quelque part; mais je ne suis pas bien sûr de l'endroit.

FIRMIN.

Je vais aider votre mémoire : je me nomme Courmer, je suis capitaine de brûlot, et je viens vous demander raison de l'insulte que vous m'avez faite.

BEAUFILS.

Prenez-garde à ce que vous dites, monsieur, je n'insulte que les gens à qui je parle, et voilà les premiers mots que je vous adresse de ma vie.

FIRMIN.

Vous m'avez insulté en mettant sur le théâtre un personnage de mon nom, de mon état et de mon caractère.

BEAUFILS.

Il est vrai qu'il y a dans ma pièce un pirate qui s'appelle comme vous.

FIRMIN.

C'est moi.

BEAUFILS.

Un écumeur de mer, ivrogne et brutal.

FIRMIN.

C'est moi.

BEAUFILS.

Un avanturier, qui vient on ne sait d'où, et qui vit Dieu sait comment.

FIRMIN.

C'est moi, vous dis-je, tout le monde m'a reconnu.

BEAUFILS.

Écoutez donc, monsieur, ce n'est pas ma faute si vous ressemblez à un mauvais sujet; je vous assure que je ne savais pas...

FIRMIN.

Terminons, l'insulte est faite; vous savez la réparation qu'elle exige.

BEAUFILS.

Dites le franchement, j'aime mieux m'arranger que d'avoir un proces.

FIRMIN.

Point d'arrangement. Choisissez vos armes, l'épée, le sabre ou le pistolet.

BEAUFILS.

Vous osez me provoquer en duel!... Ah! si j'avais des témoins.

FIRMIN.

Vous choisirez les vôtres, c'est l'usage; mais convenons d'abord de nos faits: à quelle arme vous battez-vous?

BEAUFILS.

Apprenez, monsieur, que je me bats... Quand je me bats... Mais je ne me bats qu'avec mes amis.

FIRMIN.

Dans ce cas, touchez-là, je suis des vôtres; et comme après tout, en ma qualité d'offensé j'ai le droit d'imposer les conditions du combat, je vous déclare que je serai dans une heure au bois de Vincennes.

BEAUFILS.

Vous irez donc en voiture?

FIRMIN.

Si ce délai vous paraît trop court, mettons deux heures: vous seriez peut-être bien aise de faire quelques dispositions testamentaires.

BEAUFILS.

Faire mon testament!.... Qu'est-ce que çà signifie? Veut-on m'assassiner?

FIRMIN.

Dieu m'en préserve; mais comme il faut absolument qu'un de nous deux n'en revienne pas.

BEAUFILS.

Ce sera moi, parbleu, car je veux être pendu si j'y vais.

FIRMIN.

Dans ce cas vous m'obligez de venir vous chercher moi-même. Je serai ici dans une heure avec mes armes et mes témoins.

BEAUFILS.

Puisque vous le prenez sur ce ton je m'en vas vous prouver...

FIRMIN.

La menace ne m'épouvante pas.

BEAUFILS.

Je ne vous menace pas du tout; je veux seulement que vous sachiez...

FIRMIN.

Je sais qne l'honneur exige que je vous tue, et cela dans une heure; voilà mon dernier mot.

BEAUFILS.

Il est joli votre dernier mot.... Quand je vous dis...

FIRMIN, *sortant.*

Je ne vons écoute plus que les armes à la main.

BEAUFILS.

Dans ce cas vous êtes bien sûr de ne jamais m'entendre.

SCENE XIII.

BEAUFILS, FOLVILLE.

BEAUFILS, *d'abord seul.*

C'est un enragé qu'un homme comme çà!... mais qu'est-ce que çà me fait?.. Ce n'est pas moi... (*à Folville qui entre.*) Mon cher ami, vous savez que vous êtes l'auteur de ma pièce?

FOLVILLE.

J'ai fourni quelques idées; mais au fonds elle vous appartient.

BEAUFILS.

Non, vraiment, elle est à vous toute entière.

FOLVILLE.

Je vous l'ai promis, je n'en conviendrai jamais.

BEAUFILS.

Si fait, si fait, il faut en convenir, entre nous du moins: je m'en vas vous dire pourquoi. Vous savez bien qu'il y a un marin dans votre pièce?

FOLVILLE.

Oui, vraiment; c'est un caractère parfait et d'après nature; j'en connais le modèle.

BEAUFILS.

Et moi aussi je le connais; il sort d'ici.

FOLVILLE.

Ah! c'est drôle!

BEAUFILS.

Pas du tout.

FOLVILLE.

Qu'est-il venu faire?

BEAUFILS.

Il est venu me demander raison.

POLVILLE.

C'est juste, et je m'y attendais; il faut la lui rendre.

BEAUFILS.

Vous sentez bien, mon cher Folville, que cela vous regarde, car enfin vous êtes l'auteur?

FOLVILLE.

Non pas! je vous ai cédé l'ouvrage, et vous devez en avoir les charges et les bénéfices : vous avez du courage?

BEAUFILS.

Infiniment. Il n'a tenu qu'à moi d'avoir dix affaires dans ma vie; mais, voyez-vous, j'ai de la répugnance à verser le sang humain; cela tient à mes principes. D'ailleurs, la justice veut que vous vous battiez pour moi; mais, quoique vous ayiez fort, je prendrai l'événement en mon nom et sur mon compte.

FOLVILLE.

C'est impossible! si je suis blessé?

BEAUFILS.

Je me mettrai au lit jusqu'à ce que vous soyiez rétabli.

FOLVILLE.

Mais si je suis tué?

BEAUFILS.

Çà reviendra au même, car j'en mourrai de chagrin. Dans tous les cas, je suis tranquille, vous tirez si bien le pistolet?

FOLVILLE.

J'enlève un œuf à cinquante pas.

BEAUFILS.

Jugez donc! notre homme est gros comme çà. Vous le tuerez dix fois pour une, et çà me fera beaucoup d'honneur.

FOLVILLE.

Sans doute, avec un peu d'aide, on peut se faire une réputation de bravoure, comme une réputation d'esprit; mais cette fois, je ferais un marché de dupe. Vous êtes connu pour l'auteur de la pièce; vous avez avez eu la gloire du succès, vous devez avoir l'honneur de vous battre.

BEAUFILS.

Partageons : je garde la gloire et je vous cède l'honneur.

FOLVILLE.

Je suis revenu des vanités de ce monde.

BEAUFILS.

Vous avez beau dire, je prouverai devant témoins que je ne suis pas l'auteur de la pièce.

FOLVILLE.

Comment ferez-vous?

BEAUFILS.

Je parlerai.

FOLVILLE.

C'est bien quelque chose; mais on croira que vous le faites exprés, et l'on dira que vous jouez bien votre rôle.

BEAUFILS.

Je ferai voir que je ne sais seulement pas l'orthographe.

FOLVILLE.

Belle preuve! On vous citera beaucoup de confrères qui n'en savent pas davantage.

BEAUFILS.

Je ferai demain ma déclaration dans tous les journaux.

FOLVILLE.

Je verrai alors ce que j'aurai à faire. (*à part.*) C'est quelque tour de Firmin, allons nous consulter avec lui. (*haut.*) Si vous m'en croyez, mon cher Beaufils, vous vous tirerez de cette affaire en galant homme; voici madame Régina. Je vous laisse avec elle; la préseuce de la beauté qu'on aime est le présage de la victoire.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

RÉGINA, BEAUFILS.

RÉGINA.

M. Beaufils, je viens de voir entrer le notaire chez Mad. de Versel; tandis qu'ils préparent ensemble cette chaîne indissoluble qui doit unir nos belles destinées, j'ai voulu vous pressentir sur une résolution.....

BEAUFILS.

J'ai aussi à vous faire part d'une réflexion que j'ai faite.

RÉGINA.

La carrière des lettres que nous courons tous deux est bien brillante.

BEAUFILS.

On ne peut pas plus brillante.

RÉGINA.

Mais pour une femme elle est semée d'épines.

BEAUFILS.

Vous en êtes quitte pour quelques piqûres.

RÉGINA.

(*A part.*) Il ne consentira pas. (*haut.*) Les épigrammes, les bons mots pleuvent sur nous de toutes parts.

BEAUFILS.

Ça ne tue pas, les bons mots; mais pour nous autres hommes....

RÉGINA.

Vous pouvez repousser le ridicule par le succès et l'insulte par le courage.

BEAUFILS, *à part.*

C'est clair, elle n'aime que ma réputation.

RÉGINA.

Je vous l'avouerai, M. Beaufils, depuis que je vois en vous l'homme de ma vie, toutes mes idées sont devenues des sentimens, ce qu'en moi l'on appele esprit me paraît la chose la plus ridicule du monde: et je suis décidée à me démettre entièrement de ma qualité d'auteur.

BEAUFILS.

Quelle heureuse sympathie! Apprenez, sensible Ré-

gina, que votre projet est le mien, et que je suis décidé à raver pour jamais mon nom de la liste des hommes célèbres.

RÉGINA.

Renonçons à la postérité.

BEAUFILS.

Entendons nous; il y a postérité et postérité. Voulant dire par-là...

RÉGINA.

Taisez-vous.

SCÈNE XV.

Les mêmes, Mad. de VERSEL, Un NOTAIRE.

Mad. de VERSEL.

Voici votre contrat, signez, et que le ciel protège pour la première fois l'union de deux beaux esprits.

BEAUFILS, *signant.*

Le ciel peut bénir notre mariage sans faire d'exception en notre faveur.

RÉGINA, *signant.*

En prenant votre nom j'ose vous répondre, M. Beaufils, qu'il ne sera jamais imprimé... Que dans mon cœur...

BEAUFILS.

Comme c'est délicat... Voulant dire...

SCÈNE XVI.

Les mêmes, FOLVILLE.

Mad. de VERSEL.

Arrivez donc mon neveu; vous devez signer aussi comme témoin

FOLVILLE.

Très-volontiers, je n'ai jamais rien écrit pour monsieur et pour madame avec plus de plaisir.

RÉGINA.

M. Folville, j'ai encore une grace à vous demander.

BEAUFILS.

J'ai la même prière à vous faire.

FOLVILLE.

De quoi s'agit-il?

RÉGINA.

En prenant le titre d'épouse je renonce à celui d'auteur.

BEAUFILS.

Le génie a trop d'envieux et je crains les beaux esprits.

FOLVILLE.

On ne dira pas que vous avez peur de votre ombre.

BEAUFILS.

Voulant dire par-là...

FOLVILLE.

Tout ce vous voudrez.

RÉGINA.

Vous avez beaucoup écrit, M. de Folville, un roman de plus ou de moins ne peut vous faire aucun tort, prenez le mien sur votre compte.

FOLVILLE.

Madame, en vérité....

BEAUFILS.

Vous n'êtes pas à cela près d'une comédie, la mienne est charmante; avouez que vous l'avez faite.

FOLVILLE, *à part, à Beaufils.*

C'est fort bien! Mais ce diable d'homme...

BEAUFILS.

Songez donc que vous enlevez un œuf à cinquante pas.

RÉGINA.

Je doutais si peu de votre obligeance que j'ai déjà fait passer au journaux ma déclaration.

BEAUFILS, *écrivant.*

Et voici la mienne en bon français. On se tue à faire de l'esprit, et moi tout bêtement je veux vivre. (*il lui remet un écrit.*)

FOLVILLE, *regardant l'écrit.*

En bon français? Vous vous vantez; n'importe; me voila décidé.

Mad. de VERSEL.

Mais expliquez-moi donc pourquoi vous renoncez tous deux...

SCENE XVII et dernière.

Les mêmes, FIRMIN, *entrant.*

FIRMIN.

Il y a là-bas un homme noir qui demande madame, et un homme à moustache qui demande monsieur.

RÉGINA, *à Folville.*

C'est un monsieur Laumont; voue entendez; il s'agit du roman; c'est maintenaut votre affaire, monsieur de Folville.

BEAUFILS, *à Folville.*

C'est le capitaine Courmer; allez vite, mon cher; mettez-lui deux balles dans la cervelle, pour qu'il se souvienne de moi.

FOLVILLE.

Firmin, dis à ces messieurs qu'ils peuvent s'en retourner; nous n'avons plus besoin d'eux.

FIRMIN.

C'est une affaire faite, les voilà partis. (*Il fait un geste vers la porte.*)

BEAUFILS.

Comment donc! est-ce que par hasard?...

FOLVILLE.

De quoi servirait une explication ; nous savons tous à quoi nous en tenir, n'est-il pas vrai ? Quelques jours de renommée achetés peut-être par des années de chagrin, voilà tout ce que vous perdez en me rendant mes droits, tandis que, par le même moyen, j'acquiers un peu de gloire, beaucoup de fortune et, ce qui vaut mieux que tout cela, l'affection d'un bon parent qui veut, par la rareté du fait, enrichir un poëte. Croyez-moi, rien de plus aisé que de se faire une réputation d'emprunt ; mais rien de plus difficile que de la soutenir.

BEAUFILS.

A la bonne-heure ; tout ce que j'y vois, adorable Régina, c'est que nous sommes bien faits l'un pour l'autre, et que nous allons nous offrir à l'hymen dans le modeste éclat de notre candeur primitive.

Y2191

FIN.

De l'imprimerie de [illegible], rue du Petit-Carreau, N.° 32, cour Lano et passage de l'Etoile.